

A quelques 7 000 km de Paris et à quatre fuseaux horaires plus à l'Ouest, se trouve la Guyane française, aux marges de la "Terre ferme d'Amérique méridionale" et de l'Atlantique nord-équatorial.

Le climat, chaud et humide, est bien ventilé par les alizés de secteur Est dominant. Le pays, traversé par l'équateur thermique, est tout entier dans sa zone de balancement annuel.

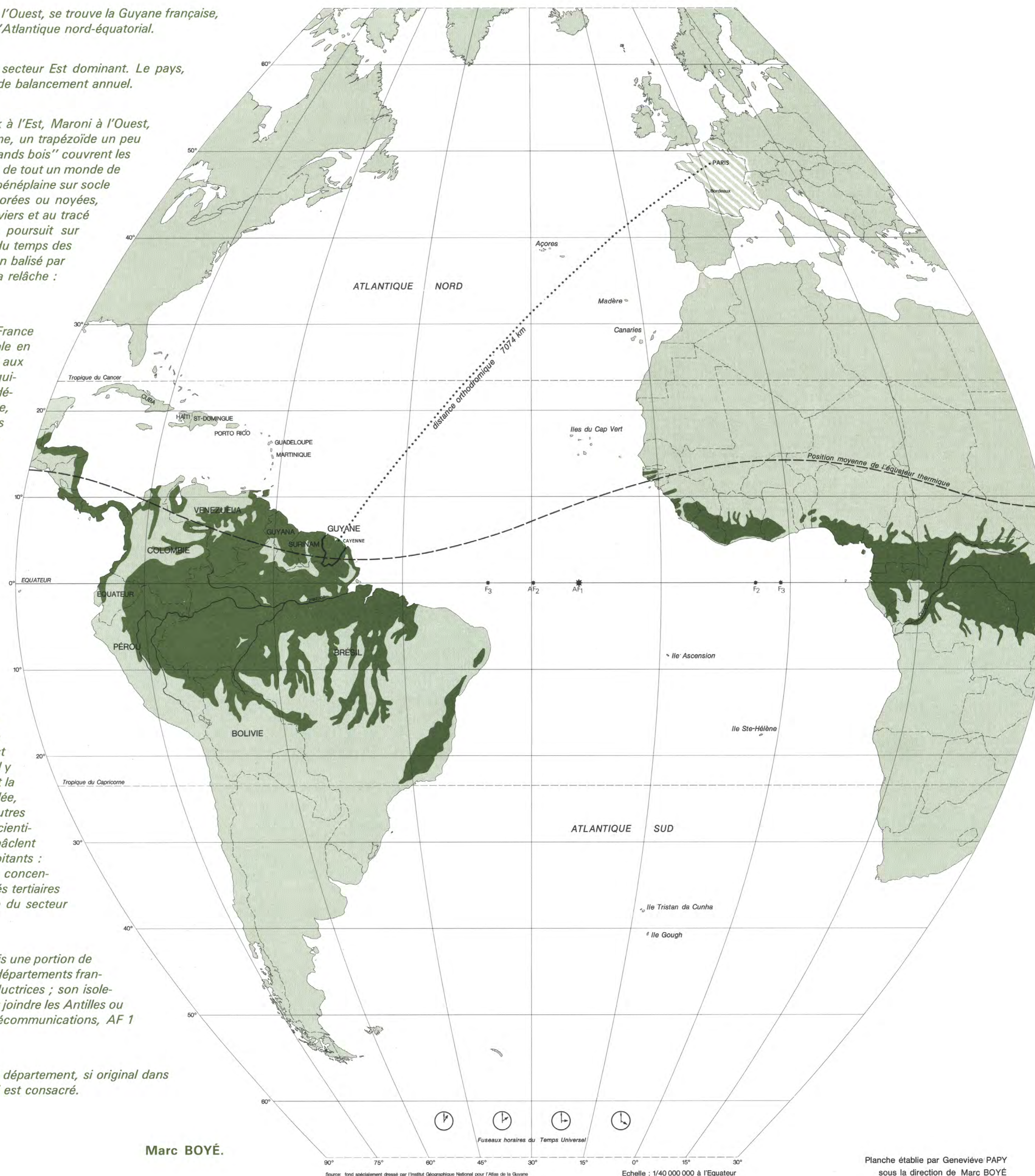
Entre 2° et 6° de latitude Nord, les fleuves frontières, Oyapock à l'Est, Maroni à l'Ouest, délimitent au flanc septentrional de l'immense sylv amazonienne, un trapézoïde un peu sinueux de 83 500 km². Plus des 9/10 de cette superficie en "Grands bois" couvrent les "Terres Hautes", terme trompeur car l'altitude moyenne de 50 m de tout un monde de collines, dont aucune ne dépasse 830 m, est celle d'un relief de pénéplaine sur socle cristallin ancien. Les étroites "Terres Basses", en savanes arborées ou noyées, longent les 320 km d'une côte basse, envasée, ourlée de palétuviers et au tracé périodiquement changeant. Ce type de littoral amphibie se poursuit sur 2 000 km des Bouches de l'Amazone à celles de l'Orénoque et du temps des marines à voile, on aimait "... atterrir en l'Isle de Cayenne". Bien balisé par les mornes boisés, visibles du large, son havre sûr permettait la relâche : on y "... débarquait la caienne", c'est-à-dire la cuisine !

Dès 1612 et surtout avec la fondation de la ville en 1643, la France voulut y asseoir sa souveraineté de nation maritime et coloniale en Terre d'Amérique. Le mythe de l'Eldorado, si préjudiciable aux Amérindiens autochtones ; les désillusions de la "France équinoxiale", terre de colonisation blanche, souvent manquée, voire désastreuse ; les échecs des plantations à main-d'œuvre servile noire, toujours tentée de "marronner" ; les guerres entre puissances navales et leur cortège de course, de flibuste, voire d'occupations étrangères ; la Révolution française et ses déportations ; deux émancipations successives des esclaves ; l'installation du bagne pour presque un siècle et dans le même temps — 1855 — une "ruée vers l'or" qui a attiré des immigrants des Antilles anglaises et françaises, de l'Extrême-Orient, des Indes, du Liban et d'ailleurs... cette liste, de malchances insistantes et d'erreurs renouvelées de gouvernement, explique à la fois l'extraordinaire métissage des populations, la déstructuration sociale de la société créole et la désarticulation économique du pays malgré trois siècles et demi de présence française.

Or trois grands desseins se sont plus récemment manifestés. En 1946, la vieille colonie devient Département d'Outre-Mer ; c'est un succès aux plans social, sanitaire et scolaire, mais il développe une mentalité d'assistance regrettable et l'allergie des capitaux à s'investir en Guyane. En 1965 le Centre Spatial Guyanais ouvre à Kourou le champ de tir de fusées ; est-ce la porte de la France — et de l'Europe — ouverte sur l'espace ? La preuve est imminente mais reste à faire et la ville nouvelle n'est pas encore bien intégrée à la vie guyanaise. Enfin, depuis 1975, il y a le "Plan Vert" : autour d'un pôle industriel puissant, exploitant la forêt, des infrastructures complétées et une immigration contrôlée, devraient entraîner un développement de l'agriculture et d'autres activités, les mines, le tourisme peut-être ! Certes la recherche scientifique redouble d'activité mais hélas ! les grands investisseurs renâclent encore. Si bien qu'en 1978 ce pays ne compte pas 62 000 habitants : 5 % dans l'intérieur, 30 % sur les communes du littoral et 65 % concentrés dans l'Isle de Cayenne, autour du chef-lieu, à vivre d'activités tertiaires pléthoriques, essentiellement alimentées par la masse salariale du secteur public.

Contrairement aux autres DOM, la Guyane n'est pas une île, mais une portion de continent, même si elle lui tourne le dos ; c'est le plus vaste des départements français, mais il est vide d'hommes et il est pauvre d'activités productrices ; son isolement géographique persiste même s'il y a un avion par jour pour joindre les Antilles ou la Métropole et une batterie de satellites INTELSAT IV de télécommunications, AF 1 notamment.

Néanmoins l'histoire en a fait un morceau de la France ; un tel département, si original dans un état si spécial, méritait le bilan que représente l'Atlas qui lui est consacré.



Marc BOYÉ.

Planche établie par Geneviève PAPY sous la direction de Marc BOYÉ

I - LA NATURE

Malgré ses 90 000 km² - option large communément admise - la Guyane française ne représente que 6 % d’une entité géographique et géologique beaucoup plus vaste : le **Bouclier Guyanais**, constitué essentiellement de roches pré-cambriennes et stabilisé depuis plus de 400 millions d’années (MA) en une intumescence à grand rayon de courbure, actuellement sise entre l’Océan Atlantique, la dépression de l’Amazone et la grande boucle de l’Orénoque.

Avant les ruptures d’âge gondwanien et les dérivés continentales qui s’en sont suivies, les Guyanes et la Côte d’Ivoire faisaient partie d’un même continent avec, autour de socles datant de la croûte terrestre primitive, des chaînes géosyncinales dites « guyano-éburneïdes » (B. CHOUBERT, 1974). La fraction américaine a aujourd’hui une forme oblongue de quelque 2 000 km de grand axe, allongée WNW-ESE, depuis le confluent du Rio Ventuari avec l’Orénoque, au Venezuela (4° lat. N -68° long. W), jusqu’à la sortie du massif ancien du Rio Araguari, en territoire brésilien de l’Amapa (1° lat. N - 51° long. W). Cet axe constitue, très grossièrement, la limite entre le versant atlantique et le versant amazonien du bouclier ; c’est sur lui que se place le point culminant des Guyanes, le Cerro Marahuaca, 3 200 m, situé dans la région du Haut Orénoque. La forme est dissymétrique tant en largeur qu’en altitude. A l’Est, un petit axe ferait 800 à 900 km sur le méridien de l’embouchure du Maroni (54° W) passant à proximité des Monts Tumuc Humac (750 m alt.). A l’Ouest un autre petit axe, plus long, ferait 1 200 km sur le méridien des Bouches de l’Orénoque (62° W), traversant les hautes terres du Massif de Roraima dont le sommet, à 2 772 m (9 095 pieds), se trouve à la trjonction des frontières d’états entre Guyana, Brésil et Venezuela.

La forme générale est affectée de deux vastes échancrures : l’une, sur la façade atlantique, adopte la forme d’un « V » très évasé, axé sur la Rivière Berbice, entre Corantyne et Essequibo, en Guyana ; l’autre dessine comme un vaste golfe au Sud du Massif de Roraima, où se rassemblent les cours d’eau formateurs du Rio Branco, affluent de l’Amazone. Ces deux secteurs de terres basses correspondent, au moins partiellement, à des fosses subsidentes, où se sont accumulés des sédiments tertiaires et quaternaires marins et surtout continentaux ; ces secteurs bas sont presque reliés par un fossé transverse, celui de la Rivière Tacutu.

D’un point de vue géologique, la dissymétrie entre les deux parties du bouclier s’accuse si l’on remarque la différence majeure dans ce que 500 millions à 1 milliard d’années d’érosion ont laissé de roches.

A l’Est de l’axe de l’Essequibo, les môles granitiques d’âges *hyléen* (2 770 à 2 400 MA), *guyanais* (2 800 à 2 200 MA) et *carabé* (entre 2 000 et 1 900 MA) sont bien cernés par des systèmes de géosynclinaux, avec plissements et venues volcaniques, qui ont fonctionné à plusieurs reprises à peu près aux mêmes aplombs avant et après la phase de granitisation guyanaise. A l’Ouest, les systèmes synclinaux paraissent nettement plus compliqués et d’ailleurs ne sont bien répertoriés que du Haut Rio Branco au Sud jusqu’au bassins des cours moyen et inférieur du Rio Caroni au Nord, en passant du côté oriental, par les pays de l’Essequibo moyen et du Rio Cuyuni. Dans la moitié Sud-Ouest de la région concernée, granites et formations précambriennes sont encore mal différenciés. Mais il y a surtout les épaisseurs énormes (plus de 1 000 m) de sédiments gréseux et de conglomérats, non métamorphisés en dépit de venues de gabbros et dolérites qui les ont traversés depuis 1 700 MA et jusque vers 450 MA pour les plus récentes ; elle constitue la *Série de Roraima* qui occupe au cœur du pays actuellement 70 000 km² sous forme de hauts reliefs tabulaires qui portent le nom local de *tepuy* au Venezuela. Ces grès ont bien pu recouvrir antérieurement la *semi-plate-forme cristalline* sur des superficies 10 à 20 fois plus grandes à en juger par les innombrables tepuyes éparpillés de l’Orénoque au Rio Branco et au Rio Negro au Sud, et peut-être jusqu’au Surinam à l’Est (Tafelberg). Ainsi la partie orientale du bouclier, ou bien n’a pas eu de couverture détritïque de cette sorte, ou bien l’activité des érosions successives, a été d’une efficacité telle qu’elle a tout enlevé.

Quoiqu’il en soit, le résultat, **du point de vue géomorphologique**, est une différence dans les grandes formes du terrain entre l’Est et l’Ouest.

Dans la moitié orientale des Guyanes, de l’Amapa jusqu’en Guyana méridionale, les érosions ont tellement tout décapé que les modèles actuels sont étroitement liés aux structures des *fronts de granitisation* et il y domine un paysage collinaire, dit en « *peau d’orange* » tant l’uniformité des altitudes et la prédominance de formes multicouevexes sont la règle. Cela se voit parfaitement d’avion en dépit du double masque que constitue la tunique de sols d’altération et le couvert forestier dense, sur quelques 100 m d’épaisseur. Cependant les pays granitiques se reconnaissent d’abord à un dessin géométrique, en pentagones ou hexagones, du réseau de moindres talwegs et aussi spécialement dans le cas des Granites Carabes, à la présence, isolés ou en groupes, de reliefs insolites, souvent dénudés, en formes de *dôme* ou de *pain de sucre*. L’expression d’« inselberg » s’y applique puisqu’il s’en sortent de la forêt comme une île de la mer. En moyenne les altitudes restent faibles, mais les points hauts s’élèvent progressivement de 250 m en Amapa, à la Serra do Navio, à un peu plus de 1 000 m dans les Kanuku Mountains au Sud de la Guyana.

Les régions géosyncinales, surtout lorsqu’il s’agit de « roches vertes » - riches en minéraux ferromagnésiens - ou bien de quartzites, se percevoient en forme de barres ou de chaînons, ou encore de massifs disséqués, éventuellement chapeautés de cuirasses latéritiques. Cela donne des reliefs un peu plus énergiques sur toute la bordure septentrionale du bouclier en Guyane française et en Surinam et, plus au Sud, dans la chaîne Iniini-Carmopi (culminant à 830 m), dans la dorsale des Monts Wilhelmine (1 230 m) qui coupe en deux le Surinam méridional, ou encore dans la Serra de Acarai (580 m) qui sert de ligne de partage des eaux avec le Brésil dans les hauts bassins de la Corantyne et de l’Essequibo.

Le schéma ainsi décrit est celui que l’on trouvera plus en détail sur la carte à 1/1 000 000 consacrée à la géomorphologie de la Guyane française ; on aura avantage à la comparer aux planches « Géologie » et « Relief ». La moitié occidentale des Guyanes se présente autrement. Il y a certes des inselbergs épars dans le bassin du Haut Rio Branco ; à l’inverse de ceux de l’Est ils sont souvent boisés mais inclus dans les paysages de savanes. Les massifs granitisés qui entourent le Massif du Roraima par l’Est et le Nord, répondent en gros aux mêmes caractères physiographiques qu’à l’Est ; toutefois ils ne donnent pas la même impression car les chaînes géosyncinales, qui les enrobent et les cloisonnent, tiennent plus de place avec une énergie de leurs reliefs plus affirmée, même s’ils restent d’altitudes modestes ; ainsi au Sud du Roraima, les hauts contreforts de l’Iwokrama-Surumu (900 à 1 000 m) disséqués dans des roches volcaniques métamorphisées et qui dominent le bas-pays du Haut Rio Branco. De l’autre côté du Massif de Roraima, les chaînons de quartzites à magnétite, depuis la Rivière Cuyuni en Guyana à l’Est jusqu’au Rio Caura au Venezuela à l’Ouest, se tiennent entre 200 et 300 m d’altitude, mais par leur style de *rides appalachiennes* ils hachent le paysage, par ailleurs beaucoup moins boisé. Seul le massif d’Upata avec ses 670 m, un peu à l’Est de Ciudad Guayana, sur l’Orénoque, fait figure d’un bastion de granites archéens, relativement aplani. En revanche si, remontant l’Orénoque, on dépasse l’embouchure du Rio Caura, toute la région entre les deux cours d’eau présente, autour de 250 m d’altitude, des formes plutôt molles faites de roches issues d’un remplissage volcano-sédimentaire dans un géosyncinal au-dessus desquelles s’élèvent jusqu’à plus de 1 200 m de puissantes sierras de granites, relativement plus récentes (granitisation de charnières géosyncinales), telle la Sierra de la Cerbatana (1 320 m).

Cependant la province géomorphologique la plus originale reste le Massif de Roraima. De majestueux entablements de grès dominent les pénélaines alentour de plusieurs centaines de mètres à l’Est et jusqu’à 1 500 m à l’Ouest, par des escarpements vertigineux, ainsi à la « Gran Sabana ». Aussi y trouve-t-on les plus hautes chutes du monde : le Salto Angel (972 m) sur le Rio Churun du côté vénézuélien et les Kaieteur Falls, en Guyana, où les eaux tombent à la verticale sur 225 m. Les plateaux sommitaux, souvent dans les nuages, dépassent fréquemment 2 000 m et connaissent une ambiance submontagnarde. Ils sont découpés par des lignes de fracture en sortes de parallélépipèdes et leurs bordures se présentent soit en murs de bastion, souvent versicolores lorsque les grès apparaissent à nu, soit échancrées d’étroites et profondes reculées, par exemple celle de Kaieteur. Les lignes de faite sont accusées par de puissantes venues de dolérites et gabbros post-Roraima en formes de *dykes* (filons en muraille) ou de *sills* (épais filons-couche). Ce haut pays, massif, se poursuit vers le Sud-Ouest sur plus de 600 km par toute une série d’impressionnantes buttes-témoins de grès - les tepuyes - déjà évoqués, notamment dans les hauts bassins du Rio Caura et du Rio Paragua ; on sait déjà qu’il s’agit des points culminants : outre le Mont Marahuaca, le Cerro Duida (2 400 m) et plus au Sud la Sierra de la Neblina (3 000 m). Le plus surprenant est que ces reliefs de grès, roches pourtant siliceuses, donc difficiles à dissoudre, présentent de grandioses formes d’érosion qui rappellent celles des karsts des contrées calcaires.

Il s’ensuit naturellement que cette région est le **principal château d’eau** de tout le Bouclier Guyanais avec des hauteurs de pluies annuelles supérieures à 4 000 mm.

Cependant l’on conçoit déjà que de par leur position quasi équatoriale, des sommets tels que ceux du Roraima accrochent toutes les perturbations atmosphériques engendrées par l’activité de la *Zone Intertropicale de Convergence* (ZIC), c’est-à-dire celle où confluent des masses d’air animées par les vents alizés du NE et du SE, les uns humides parce qu’ils viennent de l’Atlantique, les autres un peu moins mais qui s’humidifient par un long parcours au-dessus de l’immense forêt amazonienne. La répartition des pluies montre, elle aussi, la dissymétrie entre l’Est et l’Ouest du bouclier.

- D’abord les effets de façade maritime : ils sont très nets sur l’Amapa et la Guyane française pour ce qui est de la distribution des maximums pluviométriques, en relation avec l’exposition aux alizés dominants de secteur Est à Nord-Est ; à l’inverse, au Surinam et en Guyana orientale, on constate un relatif assèchement d’Est en Ouest jusqu’à un nouveau maximum aux abords du delta de l’Orénoque.

- Ensuite les effets orographiques : ils sont très évidents pour la haute Guyane vénézuélienne, mais déjà sensibles ailleurs pour des reliefs plus modestes. Dans le premier cas se rangent tous les reliefs du Sud du Venezuela de même que le Massif du Roraima où, à l’accroissement de la nébulosité, l’altitude largement supérieure à 1 000 m ajoute des températures fraîches (minimums inférieurs à 10°) et surtout des vents violents et presque permanents. Inversement si l’on descend vers le Nord et l’Orénoque, le long du Rio Caroni notamment, les pluviosités annuelles se réduisent progressivement jusqu’à 1 200 mm seulement. Dans le second cas, se rangent les quelques reliefs de la moitié orientale du bouclier qui pourtant n’atteignent pas 1 000 m d’altitude : ainsi les Montagnes de Kaw en Guyane française, (400 m), qui se trouvent pratiquement en bordure de mer, ou encore la dorsale des Monts Wilhelmine au centre du Surinam.

- Enfin les effets de continentalité : particulièrement schématiques en Amapa et Guyane française, ils sont moins nets au Surinam et complètement perturbés ailleurs, notamment lorsqu’ils sont aggravés par des phénomènes *d’abri*. C’est le cas de la vaste région, au Sud du Massif de Roraima, en Guyana méridionale et au Sud-Ouest du Surinam. Ainsi, sur le Haut Rio Branco et dans les savanes du Rupununi, la pluviosité s’abaisse à moins de 1 200 mm d’eau par an, et même certaines années à moins de 1 000 mm, avec un rythme saisonnier de type soudanien à longue saison sèche de 6 ou 7 mois.

La conséquence est un **réseau hydrographique** extrêmement dense et très bien alimenté, même dans les secteurs à pluviiosité déficitaire car les grands cours d’eau qui les traversent viennent de châteaux d’eau très arrosés.

Dans la moitié occidentale, tous les systèmes de drainage partent presque radialement des massifs de grès de Roraima : au Nord, vers l’Atlantique, au Sud vers l’Amazone et à l’Ouest, de manière plus radiale encore, pour rejoindre la grande boucle de l’Orénoque. Dans cette partie occidentale, lorsque elles parviennent dans les bas, les eaux hésitent souvent à se départager entre les bassins de drainage ; on ne s’étonnera pas de l’existence du « Canal du Cassiquiare », cette bretelle hydrographique qui permet de joindre l’Orénoque au Rio Negro et donc à l’Amazone.

Dans la moitié orientale, le schéma est plus simple : depuis la ligne faitière, qui sert de frontière avec le Brésil amazonien, les cours d’eau descendent à peu près du Sud au Nord sur le versant atlantique et plutôt du NW au SE sur le versant vers l’Amazone. Il y a une exception en Amapa : le réseau du Rio Araguari draine, du Nord vers le Sud le long du méridien 52° W, une sorte de creux situé au centre géométrique du losange que dessine le Territoire ; puis le fleuve tourne brusquement ENE pour déboucher sur le Canal du Norte de l’Amazone.

De manière générale tous les cours d’eau, à l’exception de ceux qui tombent du Roraima, ont à écouler leurs débits, souvent importants, sur de très vieilles pénélaines sans pente. Ils serpentent au gré des systèmes de fractures, voire de diaclases, qui déterminent les tracés, car ces lignes de fragilité favorisent une altération plus rapide et plus profonde des roches ; elles fournissent donc des altérites plus aisées à creuser. En revanche si les roches du socle résistent à l’altération - les filons de dolérite, par exemple - alors la rivière « saute » l’obstacle, sinon en chutes, du moins en rapides, que le créole guyanais nomme les *sauts*. La beauté de ce genre de site, et aussi les risques, rehaussent le plaisir de l’explorateur, mais c’est une entrave à la circulation fluviale, la seule possible dans ces grandes forêts.

Il n’y a cependant pas de forêt absolument partout et le carton à 1/5 000 000 de la répartition des grandes masses végétales, présenté sur la planche ci-contre, appelle une fois de plus la remarque des différences entre l’Est et l’Ouest du bouclier, mais aussi entre la façade atlantique et le versant amazonien.

Comme il est de règle écologique générale, les grandes **formations végétales** sont comme un révélateur de la combinaison des conditions climatiques, édaphiques et topographiques. A l’échelle du carton spécial qui complète la planche, et malgré la généralisation localement abusive, on distingue une dizaine de types phisionomiques, à regrouper en trois rubriques.

- Il y a tout d’abord, parce qu’elle prédomine en superficie occupée, la « forêt très humide ». C’est classiquement la *forêt de la pluie* des latitudes chaudes et très humides : une formation dense de grands arbres, appartenant à une multitude d’espèces, donc hétérogène, et toujours verte (« sempervernte »). Ainsi la province guyanaise se trouve rattachée au massif forestier amazonien. En fait cette forêt comporte plusieurs sortes de nuances que l’on trouvera exposées sur la carte à 1/1 000 000 consacrée à la Guyane française. Seules sont mentionnées sur le carton d’une part à l’Est, une bande de « forêt hyperhumide » qui prend en écharpe le cours inférieur de l’Oyapock et se prolonge en Amapa vers le S-SE ; d’autre part les « forêts submontagnardes » liées à l’altitude dans les massifs de grès de Roraima à l’Ouest. Certains versants exposés au NE sont drapés d’une forêt assez originale, pas très haute mais très dense, une sorte de « forêt des nuages », saisonnière mais sempervirente ; c’est le cas pour la retombée NE du massif de Roraima en Guyana. De l’autre côté du massif une autre forêt, nettement ombrophile, remonte les vallées et les reculéees taillées dans les grès. Ailleurs, localement sur d’étroites éminences dépassant 400 m, on en retrouve des aspects, notamment dans le Sud du Surinam et de la Guyane française.

- En seconde rubrique se classent les formations littorales qui ourlent le bouclier tout au long de sa façade atlantique d’un ruban de quelques kilomètres à peine en Guyane française jusqu’à plus d’une centaine dans la région de la basse Berbice et au Nord-Ouest de la Guyana. Il en serait de même sur le parallèle du Cap de Nord, en Amapa (1°40' lat. N), si l’épure allait jusque là. Le rivage est bordé d’un rideau de palétuviers, à peu près continu et caractérisé par de beaux peuplements homogènes d’*Avicennia nitida* - c’est le « Siriubal » des Brésiliens - sur les atterrissements récents de vase, d’ailleurs périodiquement érodés puis remplacés ; ce cas de mangrove est unique dans le monde. En arrière viennent des paysages amphibies tantôt très boisés, tantôt plus ouverts, notés « forêt marécageuse et savanes mouillées », sur des argiles marines déjà anciennes et plus ou moins dessalées ; les planches à 1/350 000 « Sédimentologie » et « Végétation » des plaines côtières de Guyane française en donnent une description très complète. En arrière encore se présente une bande de savanes dites « côtières » plus ou moins arborées, cloisonnées de galeries forestières (« forêts riveraines ») spécialement le long des estuaires, et surtout édaphiquement sèches car elles se développent sur d’anciens cordons littoraux de sable ou sur des épandages d’altérites sableuses continentales, en particulier au Surinam et en Guyana (où on les appelle « savanes intermédiaires ») toujours en dehors de l’épure, les prairies arborées ou *cerrados* (en brésilien) bouderaient le bouclier par l’Est, le long du méridien 51° W en Amapa.

- En troisième rubrique, résumé dans l’expression « savanes de l’intérieur », se regroupent des paysages, certes très ouverts par opposition à la grande forêt, mais assez divers. Dans le centre Sud du Surinam, se présente une mosaïque de prairies arborées, en taches dans la forêt de la pluie, elle-même nuancée de « forêt ombrophile submontagnarde » au-dessus de 400 m d’altitude. Très caractéristiques des phénomènes d’abri, évoqués plus haut, sont les savanes de Rupununi en Sud-Guyana et les *campos limpos* du Haut Rio Branco. Plus originales enfin sont les savanes d’altitude du Massif du Roraima, la « Gran Sabana » notamment, où les conditions climatiques très sévères conjuguées avec des sols pauvres et filtrants, sur des grès décomposés, expliquent l’absence de l’arbre. Il en est de même plus ou moins pour tous les tepuyes du haut bassin de l’Orénoque et de son affluent le Rio Ventuari.

Le carton ne montre pas la grande boucle de l’Orénoque, mais il faut savoir qu’il y a tout un secteur où les savanes et formations arbustives caducifoliées et saisonnières prédominent : ce sont les *chaparrales* qui se développent en un demi-cercle de 200 km de rayon au Sud de Ciudad Bolívar (environ 8° lat. N) avec des paysages très buissonnants mais protégeant mal le sol des érosions à dynamique torrentielle en raison de l’existence de saisons plus contrastées.

Il est difficile de résumer tous les aspects physiques d’un immense pays de plus de 1 500 000 km² en une seule formule qui ferait image. Il la faudrait fidèle à la fois à la variété des paysages, quoique rarement en contrastes grandioses, sauf dans le Sud-Ouest, et à l’uniformité biogéographique qui se dégage de la chape forestière. Son vert, assez peu lumineux, peut paraître finalement terne au voyageur, à la longue un peu écrasé par la moiteur et les demi-teintes du sous-bois.

II - L'HISTOIRE

Il semble bien que les **premiers hommes amérindiens**, qui ont hanté ces lieux, aient éprouvé la même difficulté avec, il est vrai, une sensibilité des premiers âges plus instinctive que celle de nos contemporains. En effet lorsque les navigateurs espagnols ont *inventé la terre-ferme* d’Amérique méridionale, à l’aube du XVI^e siècle, quelque part sur l’un des *canos*, c’est-à-dire les innombrables cheneaux du delta de l’Orénoque, ils ont très tôt appris des populations autochtones que ce pays ne se nommait pas. « Guayana » c’est la terre « sans nom » ou plutôt « à ne pas nommer », peut-être par respect des puissances de la Nature, comme les mentalités animistes le manifestent volontiers, peut-être aussi par prudence et pudeur à la fois car les Amérindiens sont des gens fiers et de ce fait discrets. Les premiers contacts avec les Européens, ces gens venus « d’Outremer », souvent rudes et animés d’ambition, semblent avoir été dans un premier temps aisés et amusés, mais ensuite et rapidement surprenants et surtout contraignants. Ainsi a commencé l’histoire de ce qui devait être un choc majeur de civilisations.

D’où venaient ces hommes des « Indes Occidentales », tels qu’ils occupaient ces rivages aux temps immédiatement précolombiens ? Si l’on se réfère aux deux principales familles linguistiques : *Arawak* et *Karib*, les uns provenaient d’Amazonie centrale, quelque part du côté du Rio Negro et se seraient répandus, depuis deux millénaires, à la fois par l’Ouest et par l’Est, contournant en quelque sorte le bouclier des Guyanes ; les autres seraient également venus de la vallée de l’Amazone, plus en aval (Madeira, Tapajoz, Xingu), un millénaire plus tard et selon des axes de migration traversant le bouclier du Sud au Nord. Plus récemtent, 2 à 3 siècles à peine avant l’arrivée des découvreurs espagnols, des *Tupi-guarani* sont arrivés dans les Guyanes depuis le Brésil oriental. Les restes archéologiques datés (poteries spécialement) indiqueraient, qu’apparaवंt - 3 000 ans avant nos jours peut-être même 3 800 (culture « saladoide » du Venezuela) - des « paléo-indiens » vivaient déjà le long des côtes guyanaises. Les spécialistes en son encore à des hypothèses prudentes, mais on peut dire que ces populations, de traditions forestières nomades, n’ont jamais été très nombreuses et se déplaçaient par petits groupes, comme elles le font encore à l’occasion. Il en restre actuellement tout au plus 75 000, dont environ 60 % à l’Ouest (Venezuela et surtout Guyana), 28 % à l’Est (Amapa et Nord de l’Etat du Para) et le reste au centre, dont à peine 3 % en Guyane française. A cet égard on constatera l’aspect vraiment relictuel de ces populations, sur la planche « Groupes humains » et l’on pourra comparer avec la planche « Archéologie et Histoire des Amérindiens

Quant à l’**histoire coloniale** de la région des Guyanes son inauguration est étroitement liée aux premiers voyages de Christophe Colomb et de ses émules. L’expédition Ojeda-Vespucci, partie de Cadix en 1499, atteignant le futur Surinam au mois de juin ; en janvier 1500, Vincent Yanez Pinson touchait le Brésil au Cap St-Augustin, reconnaissait l’Amazone, puis plusieurs estuaires des Guyanes, en particulier la Baie d’Oyapock, et pour finir le delta de l’Orénoque : « côte sauvage » c’est à-dire non humanisé. Cependant dès 1520, les navigateurs, qui fréquentaient les rivages de l’actuelle Colombie, avaient recueilli, puis progressivement amplifié la légende « Del Dorado », ce cacique colombien du lac Guatavita, rituellement enduit de poudre d’or avant de se plonger dans les eaux sacrées pour y offrir, en l’y laissant, ce trésor pailléet. De là est né le mythe du « Lac Parimé », situé au centre des Guyanes et sur les bords duquel se serait trouvée la cité féérique de « Manoa ».

Tout au long du **XVI**^e siècle, plusieurs expéditions partirent à sa recherche, notamment de 1527 à 1540, pendant que dans le même temps Orellana descendait l’Amazone depuis les Andes et que Quesada atteignait l’Orénoque depuis la Colombie. Pour la région qui nous occupe, 1560 est l’année où Aguirre, ayant descendu l’Amazone jusqu’au Rio Negro, puis remonté celui-ci et pris le « Brazo Casiquiare » débouchait sur le Haut Orénoque. Un peu plus tard, à partir du Venezuela ou de Trinidad, dom Pedro Malaver de Silva (1568-1755), Domingo de Vera en 1593 et surtout Antonio de Berrio (1580-1597) explorèrent une bonne partie du réseau hydrographique des affluents guyanais de l’Orénoque, le Caroni en particulier.

Jusque-là, et depuis le Traité de Tordesillas (1494), confirmé par la Bulle pontificale *Ex Quae* de 1506, seuls les Espagnols et les Portugais se partageaient le contrôle du « Nouveau Monde » de part et d’autre d’un méridien situé à 370 lieues à l’Ouest des Iles du Cap Vert. Cependant dès 1503, des navigateurs français trafiquaient sur les côtes du Brésil, à l’inquiétude des tenants portugais du pays, tandis qu’au cours du siècle, et surtout vers la fin, Hollandais, Français et Anglais, plus ou moins en compétition, s’intéressaient aux Petites Antilles et à la côte de « Guiane ou Carribanée », en quête des perles de l’île Margarita (Venezuela), ou bien de bois de couleur ou encore d’or, spécialement entre l’Essequibo et le Cap d’Orange.

C’est alors qu’un favori d’Elizabeth 1^{re} d’Angleterre, Sir Walter Raleigh, passant par Trinidad, capturait le gouverneur Antonio de Berrio, s’emparait à travers lui du mythe de Manoa et publiait en 1614 un livre fameux : « *The Discovery of the large, rich and beautiful Empire Guiana, with a relation of the great and golden city of Manoa, performed in the year 1595* ». Ce livre devait le conduire, lui et ses capitaines, à plusieurs voyages vers l’Orénoque et la côte des Guyanes ; ainsi John Keymis explorant le delta de l’« Arrawari » (en Amapa), le Bas Oyapock et même la Rivière de Kaw. Sans doute est-ce lui qui reconnut le premier, en 1596, l’île de Cayenne appelée alors « Gowatari » par les aborigènes. Ce n’est qu’en 1604 que les Français y apparurent officiellement pour la première fois avec le Sieur de la Ravardière ; en fait c’était encore les Bouches de l’Amazone et au moins le contrôle de la rive Nord du delta, qui les intéressaient le plus en termes de politique mercantile (« … entre Orénoque et Amazone ») pour le compte du Roi (se référer à la notice de la planche « Histoire coloniale » chapitre « Habitations »).

Le **XVII**^e siècle devait être le temps de la difficile fondation des premières colonies, compte tenu de toutes les difficultés locales mais aussi des affrontements d’intérêts des puissances maritimes.

Les Espagnols furent les premiers à coloniser le Bas Orénoque, puis les régions du Caroni. En 1595, Antonio de Berrio fondait Santo Tomé de Guyana, mais Raleigh devait l’incendier en 1617, ce qui lui coûta sa tête à son retour en Angleterre. Beaucoup des petites missions, qui avaient essayé dans la région à la suite des expéditions, échouèrent à cause de l’hostilité des Amérindiens, du climat pénible et des maladies tropicales qui sévissaient. En 1656 le gouverneur appela des Jésuites français pour évangéliser l’arrière-pays mais, soupçonnés pour diverses raisons, ils furent remplacés par des Jésuites espagnols, venus de la côte en 1664. Vers 1690 ce fut le tour de Capucins catalans ; leur action devait se prolonger au siècle suivant et conforter la colonisation.

Les Hollandais aussi hantèrent ces parages dès l’aube du siècle, spécialement en concurrence avec les Anglais. Ces derniers, après l’échec de Raleigh et les tentatives de colonies de plantation sans lendemain de Charles Leigh (1604) et Robert Harcourt (1609) à l’Oyapock, s’étaient un peu effacés. A l’égard des Espagnols, depuis 1609, les Hollandais avaient conclu une trêve de 12 ans et l’on sait qu’avec la publication du fameux ouvrage *Mare liberum* le partage du nouveau monde entre les Ibériques était fortement contesté. Dès lors des colonies néerlandaises s’installèrent en 1616 sur l’Essequibo, en 1624 à « Berbice » et aussi à l’embouchure de l’Amazone, mais non sans conflits avec les Portugais. L’implantation était sérieuse et fortement appuyée par la « Compagnie des Indes Occidentales » de Hollande, fondée en 1621. Du côté anglais, Harcourt avait bien essayé de rééditer son entreprise à l’Oyapock mais les fièvres la ruinèrent. Ce n’est qu’en 1634 que les Anglais s’installèrent vraiment sur la Rivière Surinam, créant avec l’aide de colons de la Barbade, bien acclimatés, des plantations de tabac. L’essor fut soutenu par un ravitaillement régulier venu d’Europe et par l’introduction d’esclaves noirs en provenance d’Afrique. Mais les Hollandais devaient les en déloger définitivement en échange de leur colonie de l’Hudson, avec Nieuw Amsterdam désormais New-York (1669).

Dans le même temps les Français s’installaient, surtout en l’« Ile de Cayenne » et sporadiquement sur la « côte sous-levent », mais de manière anarchique, parfois tragi-comique, dans les luttes entre personnes et compagnies de marchands rivales. Il en fut ainsi jusqu’à la fondation par Colbert en 1664 de la Compagnie des Indes Occidentales » dotée de droits régaliens. Hélas ! les guerres de Louis XIV et les multiples renversements d’alliance ne devaient pas améliorer la suite des évènements. Dès 1657 des Hollandais et des Juifs chassés du Brésil s’étaient installés, avec leurs esclaves, dans l’île de Cayenne abandonnée ; ceux-là se retirèrent sans coup férir à l’arrivée de nouveaux colons français en 1664. En contrepartie, des Anglais de la Barbade devaient ravager la colonie en 1667, pendant la Guerre de Dévolution ; puis pendant la Guerre de Hollande ce fut au tour d’une flotte hollandaise de s’emparer de Cayenne, en mai 1676, jusqu’à ce qu’une escadre française l’ait récupérée en décembre de la même année. A chaque reprise la vie tentait de se réorganiser avec un bonheur très inégal, agravé des prétentions françaises du côté de l’Amazone. Sous le marquis de Férolles, le fort de Macapa, sur le Canal du Nord, fut occupé en 1688 ; mal tenu malgré diverses actions de souveraineté, il fut perdu en 1697. Le Traité d’Utrecht de 1713 devait reporter la frontière à « la rivière Yapoc ou Vincent Pinson » : redoutable imprécision ! il y avait près de l’Araguari une rivière (ou une île ?) nommée Yapoc - qui devait entretenir pendant presque deux siècles le contesté franco-brésilien au sujet des territoires entre Oyapock et Macapa.

On peut dire que le **XVIII**^e siècle commence, pour les Guyanes au Traité d’Utrecht et c’est le siècle de la Guyane hollandaise. Le café y a été introduit, de nombreux esclaves importés et même le commerce ouvert aux Anglais. A l’Ouest, les colonies des « Trois Rivières » : Essequibo, Berbice et Demerara - cette dernière fondée en 1745 - étaient prospères : encore qu’à Berbice de sérieuses révoltes d’esclaves se soient produites ce qui permit à la colonie de Demerara de prendre le dessus. La ville de Staabroek (future Georgetown) y fut créée en 1772. Mais le plus important noyau de colonisation était à l’Est, autour des Rivières Surinam, Commeyne et Cottica. Colons hollandais et juifs venus du Brésil y avaient défriché les rives des fleuves et poldérisé la plaine côtière avec la même maîtrise qu’aux Pays-Bas. Dans les années 1770 on comptait 650 plantations, environ 5 000 Blancs et 75 000 esclaves - 3 fois plus de colons et 9 fois plus d’esclaves qu’en Guyane française à l’époque -. La ville de Paramaribo, avec ses coquettes maisons en bois à étages, abritait 2 000 Blancs, environ 10 000 Noirs et 300 Mulâtres libres, pendant que Cayenne ne dépassait pas 1 500 habitants. Toutefois la contrepartie de cette prospérité a consisté en plusieurs et sévères révoltes d’esclaves dégénérant en véritables guerres. La première (1726-1728) permit à des Noirs marrons (*Bush Negroes*) de s’installer de façon permanente dans l’intérieur sur les rivières Copename et Saramaca. En dépit de plusieurs accords de pacification (1729, 1761) les rébellions se multipliaient et en 1772 la situation devint très grave : 25 000 Bush Negroes se soulèverent sur la rivière Cottica et à l’Est ; la lutte dura cinq ans, mais les rebelles durent se replier sur la frontière orientale du Maroni. En 1777 grâce aux bons offices de l’Intendant Malouet, venu en visite de Guyane française, ils furent autorisés à s’installer sur le Lawa (Maroni moyen) et son affluent le Tapanahony. C’est l’époque où les Noirs Boni passèrent dans la mouvance française (voir planche et notice « Groupes humains »). Nouvelle péripétie : lors de la Guerre d’Amérique (1781), les Anglais occupèrent les colonies hollandaises, mais ils en furent chassés par les Français, alliés des Pays-Bas en cette occasion.

Pour la Guyane française, le XVIII^e siècle aurait pu être le grand départ du développement de la colonie, grâce en particulier, dans la première moitié, à la gestion ordonnée et persévérante de trois gouverneurs succésifs de la même famille : les d’Orvilliers

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Le choc partit de la Guyane française avec la première abolition de l’esclavage en 1794, les déportations politiques dès 1795, puis le rétablissement de l’esclavage en 1802, le tout accompagné de décadence économique et d’un oubli de la part de la Métropole. Toujours préoccupés du contesté de l’Amapa, les Portugais profitèrent des événements et de l’aide des Anglais pour s’emparer de Cayenne en 1809 ; ils devaient y rester jusqu’en 1817 (actes du Congrès de Vienne).

En Guyane hollandaise, la Compagnie des Indes Occidentales ayant été supprimée en 1792 et la Hollande annexée à l’Empire napoléonien, le champ était libre pour les Anglais. Ils prirent le contrôle de toutes les colonies et installèrent leurs colons dans les « Trois Rivières » qui connurent alors un essor remarquable des plantations de coton et de canne à sucre. En 1814, les Anglais rendaient le Surinam à la Hollande mais gardaient les « Trois Rivières » moyennant 3 millions de livres d’indemnités. Ainsi commençait la Guyane britannique !

Quant aux colonies espagnoles, on sait que depuis 1808 elles étaient entrées en insurrection. De 1812 à 1820, la région de l’Orénoque fut le théâtre de nombreux combats et la transformation du nom d’Angostura en « Ciudad Bolívar » (1817) devenait le premier symbole de l’indépendance du Venezuela.

Dès lors s’ouvre l’**ère contemporaine** pour les cinq Guyanes puisque à quelques « réclamations » frontalières près, leurs limites territoriales sont encore celles de l’époque. Bien des événements cependant se sont produits de demi-siècle en demi-siècle.

La première moitié du XIX^e siècle est dominée par la grande question de la libération des esclaves, touchant beaucoup plus, il est vrai, les colonies restées liées à une métropole européenne, que les nouvelles nations indépendantes : ainsi les Portugais ne devaient libérer leurs esclaves qu’entre 1856 et 1863.

Officiellement la nouvelle colonie de la Couronne britannique est constituée en 1831. En 1824 une révolte d’esclaves avait eu lieu sur les rivières Demerara et Essequibo. En principe depuis décembre 1815 la « traite des Noirs » était interdite sur les océans et les Anglais qui avaient été les premiers à réagir à la montée des mouvements abolitionnistes en Europe ont été chargés de la police contre les négriers dans l’Atlantique. Dans leur Guyane, la libération se fait en deux temps : 1834 et 1838. Sur les quelques 100 000 habitants de l’époque, 80 % environ sont des esclaves ; il faut donc éviter un effondrement de l’économie, d’autant que les marchés du sucre et du coton entrent alors en crise. Diverses facilités d’acquisitions foncières, comme les « Proprietary villages » organisés par des planteurs, ou bien des formules de travail à la tâche pour ne pas couper les maîtres de leur main-d’œuvre, jusque là servile, évitent le désordre. On change de spéculation (café, riz) surtout depuis 1846, lorsqu’arrivent les premiers immigrants « coolies » (Indiens des Indes Orientales) sur engagements de cinq ans. Cette politique de peuplement devait se développer jusqu’en 1917 et amener ainsi des Indes près de 250 000 personnes en 75 ans. Il s’y est ajouté aussi des Chinois et des Antillais des îles anglaises. En tout cas dignes et canaux se multiplient ; à la côte la mangrove elle-même disparaît presque complètement, remplacée, du moins à l’Est de la Demerara par une immense digue littorale, le « Sea wall ».

La deuxième moitié du siècle est marquée par la découverte de l’or ce qui attise le conflit avec le Venezuela à l’Ouest dans le bassin du Rio Cuyuni (1897-1899) mais un certain règlement intervient avec le partage en deux moitiés de ce bassin. De fait, les Vénézuéliens extraient 2 000 kg d’or par an dans la région d’El Callao. Au total la Guyane britannique est peuplée d’environ 200 000 habitants en 1900. Pour sa part la Guyane hollandaise évoluait en gros de la même façon, mais plus lentement ; l’esclavage n’est supprimé qu’en 1863 et il n’est fait appel à l’immigration d’asiatiques (Indiens et Javanais) qu’à partir de 1870 ; cependant comme le cacao est affecté par une maladie, la conversion au café et au riz ne reproduit pas la grande prospérité du XVIII^e siècle. Aussi, en 1900, n’y a-t-il que 100 000 habitants. Toutefois, l’or, la gomme de balata et surtout la bauxite allaient devenir les grandes ressources du XX^e siècle et déjà la colonie gagne progressivement en autonomie vis-à-vis de sa métropole. En Guyane française, hélas ! malgré un certain renouveau sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, les choses allaient tourner tout autrement et l’image de marque du territoire s’entacher de la présence d’un bagne, au moment où les esclaves, libérés en 1848 mais décontenancés, rompent avec l’agriculture d’exportation et où beaucoup se laissent prendre au mirage de l’or, découvrent sur l’Approuague en 1855. Cette douloureuse histoire est longuement contée dans les notices des planches « Histoire coloniale » et « GroupeS humains », avec des détails originaux et des vues tant sociologiques que linguistiques nouvelles qui feront mieux comprendre le Créole guyanais d’aujourd’hui.

Pendant tout ce siècle les états nouvellement indépendants ont à organiser leurs vies nationales ; les confins de leurs territoires, comme l’Etat de Bolivar ou le Territoire d’Amazonas pour le Venezuela, le Roraïma ou l’Amapa pour le Brésil, passent en secondes urgences. Néanmoins, très jaloux de leurs souverainetés, les gouvernements en surveillent les frontières ; on l’a vu pour le région du Rio Cuyuni à l’Ouest ; en Amapa les Brésiliens s’inquiètent des présences françaises, parfois intéressées (l’or du Carsewéne), parfois cocasses (la « République de Counani » du géographe Jules Gros) et après l’ultime choc militaire en 1898 à Mapa, le Brésil obtient satisfaction dans l’arbitrage du Président de la Fédération Helvétique qui fixe la frontière sur l’Oyapock. Mais c’est aussi un extraordinaire siècle de découvertes, depuis les grands voyages à l’Orénoque de von Humboldt (1800-1804) jusqu’au modestes remontées de fleuves par une foule de chercheurs d’or et aussi de prétes, de médecins, d’officiers de marine.

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

enregistre une baisse sensible des natalités et aussi certains mouvements d’émigration en direction des anciennes métropoles européennes. On calcule néanmoins qu’avec des taux d’accroissement de l’ordre de 2,5 % par an, la Guyana atteindrait 1 million d’habitants en 1980, le Surinam environ 500 000 et la Guyane française guère plus de 60 000 déjà atteints en 1978 (voir planches « Population » et « Mouvements migratoires »).

Pour le Brésil du Nord, les chiffres de 1970 donnent 41 638 habitants dans le Territoire du Roraïma et 116 480 en Amapa, avec sur les 20 ans entre 1950 et 1970 un accroissement sensible : respectivement 229 % et 311 %. La raison en est surtout un solde migratoire positif élevé ; pour la seule année 1970, 2 500 personnes, dont les 3/4 en provenance du Ceara sec sont venues au Roraïma et 37 094 sont passées de l’Etat du Para en Amapa, attirées par la ville de Macapa et le manganèse de la Serra do Navio. Il s’agit en outre de populations avec plus de 58 % de jeunes de moins de 20 ans. Au Venezuela, les régions concernées ont un rythme d’accroissement semblable ; 60 % de la population a moins de 20 ans et le solde migratoire est très important.

Si l’on relève les **densités moyennes** en habitants/km² : 0,6 en Guyane française ; 2,5 au Surinam ; 3,4 en Guyana ; 0,18 dans le Territoire du Roraïma et 0,84 en Amapa, pour le Brésil ; moins de 1 pour l’ensemble des pays à l’Est de la boucle de l’Orénoque, le Bouclier Guyanais apparaît quasi vide d’hommes, comme beaucoup de grands massifs forestiers tropicaux. Cependant ce sous-peuplement est à nuancer de la répartition très inégale des lieux habités.

Par exemple 85 % des habitants de Guyana, soit 650 000 personnes, vivent sur 3 300 km² entre l’estuaire de la Pomerone et celui de la Corantyne, dont presque 250 000 dans des villes, parmi lesquels les 4/5 à Georgetown, la capitale. La zone rurale correspondante compte 127 hab./km², mais la densité dans les polders rizicoles monte à 200 et même 400 dans les polders sucriers. Tout le reste de la population - environ 100 000 personnes, dont le 1/3 autour des centres miniers de la « ceinture de bauxite » (Linden, Everton, Ituni) - se dissémine le long de quelques fleuves et, dans le Sud, anime une économie d’élevage dans les savanes du Rupununi.

Au Surinam, la répartition géographique est encore plus déséquilibrée. La capitale, Paramaribo rassemble 150 000 habitants et 75 % de la population totale du pays se distribue dans un rayon de 20 à 30 km autour de la ville. Ailleurs se trouvent des noyaux plus restreints : vers l’Ouest dans les plaines littorales entre Nickerie et Corantyne ; vers l’Est, 4 000 à 5 000 personnes autour de la bauxite de Moengo. Pour le reste c’est le pays amérindien et, sur les rivières Copename, Saramaca, Surinam et Maroni, c’est le « Grand pays » des Bush Negroes ; en tout moins de 30 000 personnes en comptant les mineurs éparpillés et tous les postes administratifs.

En Amapa, le schéma de dispersion ponctuelle serait le même sur les estuaires de la côte Nord et le long de l’Amazonze si une tradition rurale, à vrai dire liée aux paysages plus ouverts des *campos cerrados*, n’avait créé au Nord de Macapa et jusqu’à l’Araguari une bande de terres plus humanisées, aujourd’hui prolongée vers l’Ouest jusqu’à Terezinha près du manganèse de la Serra do Navio, le long du chemin de fer qui relie les mines à Santana, le port minéralier du Macapa. Mais, précisément avec ce port, la capitale forme actuellement la 3^e ville d’Amazonie (56 000 hab.) après Belèm et Manaus. En 1970, elle rassemblait 87 % des populations urbaines de l’Amapa et son municipe concentrait 60 % de la totalité des ruraux. Pour la ville elle-même, le bond en 30 ans a été formidable ; en 1940 elle n’avait que 1 012 habitants.

A certains égards, mais à une échelle des superficies beaucoup plus vaste, les pays guyanais du Venezuela évoluent depuis quelques décennies de manière comparable. Certes le Territoire d’Amazonas et tout l’intérieur de l’Etat de Bolivar sont plutôt déserts ; en revanche 80 % de la population - soit 520 000 personnes - habitent les centres urbains et miniers du Bas Orénoque. Avec cette région, l’Etat de Bolivar est de tout le Venezuela celui qui connaît l’accroissement le plus rapide à cause de la volonté gouvernementale de le développer ; l’immigration en est la cause essentielle ; en 1971, 27 % de ses habitants n’étaient pas nés dans l’Etat.

En comparaison, la Guyane française, avec les 2/3 de sa faible population dans l’île de Cayenne et le reste essentiellement échelonné sur la route côtière vers St-Laurent du Maroni, fait figure d’un pays encore plus vide que les autres ; les planches « Population » ou encore « Utilisation du sol » l’illustrent presque de manière caricaturale.

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

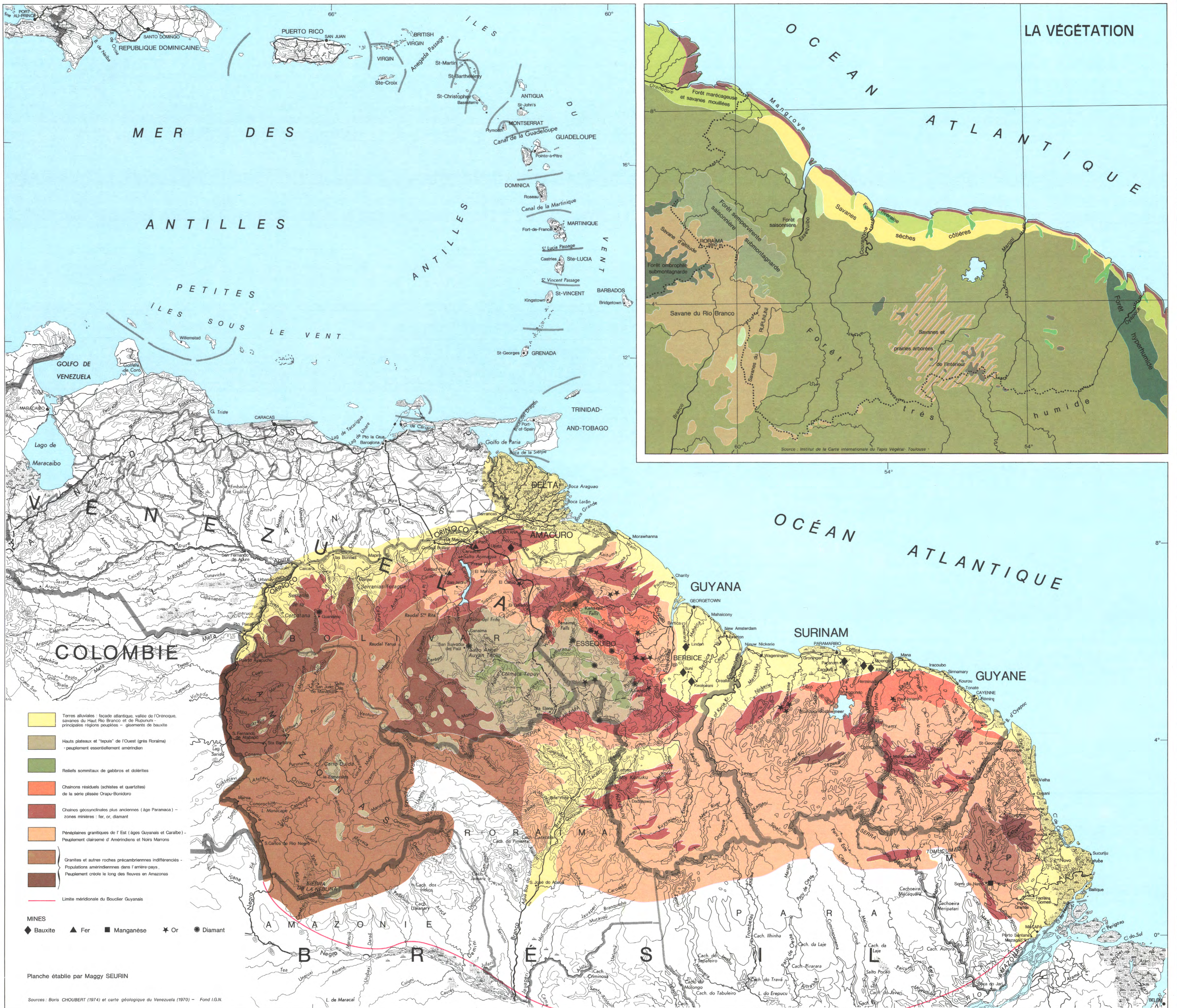
Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

Carte de la Guyane

^[1] La Guyane française est une région d'Amérique du Sud, une des cinq Guyanes, qui fait partie de la France

^[2] La Guyane française est une région d'Amérique du Sud, une des cinq Guyanes, qui fait partie de la France



- Terres alluviales : façade atlantique, vallée de l'Orénoque, savanes du Haut Rio Branco et de Roraima - principales régions peuplées - dépôts de bauxites
 - Hauts plateaux et "tapuis" de l'Ouest (grès Roraima) - peuplement essentiellement amérindien
 - Reliefs sommitaux de gabbros et dolérites
 - Chaînes résiduelles (schistes et quartzites) de la série plissée Orapu-Boridoro
 - Chaînes géosynclinales plus anciennes (âge Paramacá) - zones minières : fer, or, diamant
 - Péninsules granitiques de l'Est (âges Guyanaïs et Carabé) - Peuplement clairsemé d'Amérindiens et Noirs Marrons
 - Granites et autres roches précambriennes indifférenciées - Population amérindienne dans l'arrière-pays - Peuplement créole le long des fleuves en Amazonias
 - Limite méridionale du Bouclier Guyanaïs
- MINES**
- Bauxite
 - Fer
 - Manganèse
 - Or
 - Diamant

Planche établie par Maggy SEURIN

Sources : Boris CHOUBERT (1974) et carte géologique du Venezuela (1970) - Fond I.G.N.

Echelle : 1 / 5 000 000

LA RÉGION DES GUYANES

Atlas des Départements Français d'Outre-Mer

4. LA GUYANE



CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
OFFICE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER

Atlas des Départements Français d'Outre-Mer

la Guadeloupe
la Martinique

la Guyane Française

- I. LA RÉUNION
- II. LA MARTINIQUE
- III. LA GUADELOUPE
- IV. LA GUYANE**

la Réunion

réalisé au Centre d'Etudes de Géographie Tropicale du C.N.R.S. BORDEAUX-TALENCE

par l'atelier cartographique commun CEGET - ORSTOM .



avec le concours des départements de géographie des Universités d'Aix-Marseille II, de Bordeaux III, des Centres universitaires des Antilles-Guyane et de la Réunion; de l'ORSTOM pour l'Atlas de la Guyane.

comité de direction

des Atlas des Départements d'Outre-Mer

Directeur de la publication

Guy LASSERRE, Professeur à l'Université de Bordeaux III,
Directeur du Centre d'Études de Géographie Tropicale du C.N.R.S.

Conseillers Scientifiques permanents

Jean DEFOS du RAU, Professeur Honoraire à l'Université d'Aix-Marseille II
Jean-François DUPON, Professeur à l'Université d'Aix-Marseille II
Marc BOYÉ, Maître-assistant à l'Université de Bordeaux III
Jean-Claude GIACOTTINO, Chargé de Recherche du C.N.R.S. (CEGET)
Christian GIRAULT, Attaché de Recherche du C.N.R.S. (CEGET)
Jean-Claude MAILLARD, Maître-Assistant à l'Université de Bordeaux III
Jean MARIEU, Maître-Assistant à l'Université de Bordeaux III

Secrétaire Générale des Atlas des Départements d'Outre-Mer

Guilène RÉAUD, Ingénieur du C.N.R.S. au Centre d'Études de Géographie Tropicale

Conseillers techniques principaux

Gilbert CABAUSSEL, Ingénieur du C.N.R.S., Biogéographe au Centre d'Études
de Géographie Tropicale
Jean MENAULT, Ingénieur du C.N.R.S., Chef du Bureau de Dessin de
l'Institut de Géographie de l'Université de Bordeaux III
Jean-Pierre VIDAL, Photographe, Chef du Service de Reprographie
du Centre d'Études de Géographie Tropicale

rédaction de l'atlas

Coordination générale

Marc BOYÉ

Guilène RÉAUD
et
Gilbert CABAUSSEL

Direction scientifique

Marc BOYÉ
Maître-Assistant à
l'Université Bordeaux III
Chef du Laboratoire
de Géomorphologie du CEGET

Gérard BRASSEUR
Directeur de
Recherche à l'ORSTOM

Patronage scientifique

Guy LASSERRE
Professeur à
l'Université Bordeaux III
Directeur du Centre
d'Études de Géographie Tropicale
du CNRS

Gilles SAUTTER
Professeur à
l'Université Paris I
Membre du Comité Technique
de Géographie de l'ORSTOM

Jean MENAULT
Ingénieur du CNRS
Chef du bureau de dessin de l'Institut de Géographie
de l'Université Bordeaux III

Équipe de rédaction

ABONNENC Émile Ingénieur de l'ORSTOM, en retraite.

BELLOT Jean-Marc Diplômé d'Études Approfondies de Géographie, Allocataire de Recherche DGRST, Université de Bordeaux III.

BELLOT-COUDERC Béatrice Diplômée d'Études Approfondies de Géographie, Université de Bordeaux III.

BERNARD Danièle Maître en Géographie, Université de Bordeaux III.

BLANCANEUX Philippe Chargé de Recherche à l'ORSTOM.

BOYÉ Marc Maître-Assistant à l'Université Bordeaux III, Responsable du Laboratoire de Géomorphologie du CEGET.

BRASSEUR Gérard Directeur de Recherche à l'ORSTOM.

CABAUSSEL Gilbert Ingénieur du CNRS, Biogéographe au CEGET.

CALMONT André Docteur en Géographie, Professeur au Collège Zéphyr ; Cayenne.

CALMONT Régine Maître en Géographie, Professeur au Collège Madeleine ; Cayenne.

CAROFF Danièle Maître en Géographie, Université de Bordeaux III.

CHARDON Jean-Pierre Maître-Assistant au Centre Universitaire Antilles-Guyane ; Martinique.

CHARDONNAUD Monique Maître en Géographie, Professeur au Lycée de Barbezieux.

CHEUNG Hung-Ning Diplômé d'Études Approfondies de Géographie, Université de Bordeaux III.

CHOUBERT Boris Géologue, Directeur de Recherche honoraire au CNRS, ancien Directeur de l'Institut Français d'Amérique Tropicale (Centre ORSTOM de Cayenne).

CLÉMENT Jean Chef de division des inventaires du CTFT ; Nogent-sur-Marne.

CONDAMIN Michel Docteur de l'Université de Paris, Chargé de Recherche à l'ORSTOM.

DECOUDRAS Pierre-Marie Docteur en Géographie, Assistant à l'Université Jean-Bedel BOKASSA, Bangui (Empire Centrafricain).

DEGALLIER Nicolas Diplômé d'Études Approfondies de Biologie, Chargé de Recherche à l'ORSTOM.

DEMOLLIENS Henri Conseiller de la Jeunesse et des Sports ; Cayenne.

DIGOUTTE Jean-Pierre Docteur en Médecine, ancien Directeur de l'Institut Pasteur de Cayenne.

FAUQUENOY SAINT JACQUES Marguerite Professeur associée à l'Université Simon Fraser, Burnaby (Canada).

FLEURY Marie-France Diplômée d'Études Approfondies de Géographie, Allocataire de Recherche DGRST.

GRANVILLE Jean-Jacques de Docteur ès Sciences, Chargé de Recherche à l'ORSTOM.

GRENAND Françoise Attaché de Recherche au CNRS.

GRENAND Pierre Diplômé de l'EHESS, Chargé de Recherche à l'ORSTOM.

GAZEL Marc Ingénieur du GREF, Adjoint au Directeur régional de l'ONF pour la Guyane.

HAXAIRE Claudie Botaniste, Faculté de Montpellier.

HOEPPFNER Laurence Ancien professeur au CES Zéphyr, à Cayenne.

HOEPPFNER Michel Ingénieur ENSEIH, Toulouse, Chargé de Recherche à l'ORSTOM.

JOLIVET Marie-José Docteur en Sociologie, Maître de Recherche à l'ORSTOM.

Dr. LAC Directeur de la DDASS ; Cayenne.

LÉGER Nicole Professeur à la Faculté de Pharmacie, Paris.

LE PONT François Technicien (supérieur) de l'ORSTOM.

MONSORO Alain Maître en Géographie, Université de Bordeaux III.

MOREAU Jean-Michel Architecte des bâtiments de France, Directeur de l'Association Départementale d'Urbanisme et d'Aménagement de la Guyane.

OTHILY Arthur Maître de Recherche à l'ORSTOM.

PAJOT François-Xavier Docteur ès Sciences, Maître de Recherche principal à l'ORSTOM.

PAPY Geneviève Diplômée d'Études Approfondies d'Océanographie, Physicienne au CEGET.

PERROT Yannick Maître en Géographie, Université de Bordeaux III.

PETIN Gérard Ingénieur au Département des Études Minières, BRGM ; La Source.

PRADINAUD Roger Docteur en Médecine, Dermatologue ; Cayenne.

PRÉ-AYMARD Pascal Géographe, Certifié de Cartographie, Université de Bordeaux III.

RADAMONTHE Adèle Centre ORSTOM ; Cayenne.

RÉAUD Guilène Ingénieur du CNRS, Géographe au CEGET.

ROBO Rodolphe Directeur du Service Culturel Départemental de la Guyane.

RODIER Jean Président du Comité Technique d'Hydrologie de l'ORSTOM, Ingénieur chef de l'EDF.

ROSSIGNOL Martial Docteur ès Sciences, Directeur de Recherche à l'ORSTOM.

SEURIN Maggy Ingénieur du CNRS, Géologue au CEGET.

TURENNE Jean-François Docteur ès Sciences, Ingénieur agronome INA, Maître de Recherche à l'ORSTOM.